

La revanche de la Côte est

Mathieu Perreault

Number 211, January–February 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48717ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Perreault, M. (2001). La revanche de la Côte est. *Séquences*, (211), 8–9.

La revanche de la Côte Est



Darren Aronofsky dirigeant Ellen Burstyn dans *Requiem for a Dream*

En 1998, Darren Aronofsky a surpris le monde du cinéma en récoltant plus de trois millions de dollars en salle avec son premier film, Pi, une œuvre de 60 000 \$ à la fois formellement expérimentale et sophistiquée au niveau du scénario, qui explorait les obsessions d'un mathématicien. Cet automne, deux ans après avoir remporté un prix de réalisation à Sundance pour Pi, Darren Aronofsky a repoussé les limites du film sur l'héroïne en sortant Requiem for a Dream, tiré du roman de Hubert Selby.

propos recueillis par Mathieu Perreault

Le prochain film du réalisateur new-yorkais devrait être un film de science-fiction au budget substantiel. Parions que ce sera un mariage de l'obscur *Solaris*, d'Andrei Tarkovsky, et du génial *2001: A Space Odyssey*, de Stanley Kubrick. Du premier, Aronofsky possède l'esthétique blafarde, du second, l'éloquence narrative.

Le rapprochement peut sembler étrange. Mais quand on parle avec Darren Aronofsky, il apparaît tout à fait naturel. Il faut être assez sophistiqué pour ne retenir des films de Roman Polanski que la subjectivité de sa caméra. C'est pourtant la subjectivité qui a frappé Daren Aronofsky, alors jeune Brooklynnois, quand, au collège, il a découvert ses premiers Polanski, *Repulsion* et *Rosemary's Baby*, dans les cinémas d'essai de Manhattan.

Tant dans *Pi* que dans *Requiem for a Dream*, le cinéaste de 31 ans adopte le point de vue du personnage principal. *Pi* suit un mathématicien qui ne peut s'empêcher de transposer la réalité (un arbre, la Bourse, le trafic) en équations mathématiques, une obses-

sion telle qu'il doit se lobotomiser pour l'apaiser. *Requiem for a Dream* montre la déchéance d'une mère et de son fils : la première cherche à tout prix à perdre du poids pour participer à un jeu télévisé, alors que le second entraîne sa copine à prendre de l'héroïne.

Dans *Requiem for a Dream*, qui met en scène plusieurs personnages, Aronofsky divise parfois l'écran en deux pour conserver la subjectivité de la caméra. Quand les deux adolescents se retrouvent au lit, on voit à droite la main du garçon qui caresse la fille, et à gauche la jambe de cette dernière enroulée autour de son ami de coeur. Dans la séquence d'ouverture, le garçon drogué et sa mère parano se parlent de chaque côté d'une porte. « C'est une technique empruntée à des amis islandais, les frères Snorri », indique le New-Yorkais depuis son appartement de la 47e rue Ouest, à Manhattan. « Elle me permet de montrer qu'il s'agit de deux expériences subjectives totalement séparées. »

Le cinéaste new-yorkais aime les exercices de style : les images blafardes ont leur quota d'accéléérés qui montrent bien que les personnages sont au bord de l'apoplexie. La musique à consonance techno rappelle que la tête des héros bourdonne. Darren Aronofsky fait partie de cette génération de réalisateurs sérieux et méticuleux qui déclinent leurs credos cinématographiques en plusieurs dimensions. Il a même inventé un lexique maison : il parle de « grammaire cinématographique » et de « montage hip hop » pour décrire son approche.

Aronofsky est la preuve vivante que la Côte Est prépare tranquillement sa revanche sur Hollywood. S'il fait ses montages financiers en Californie, il travaille à New York. Il ne peut d'ailleurs supporter Los Angeles : Aronofsky a connu, au fil d'un séjour de trois ans en Californie, à la mi-vingtaine, la seule période déprimée de sa vie. En outre, ses deux films avaient comme directeur photo Matthew Libatique, qui a tourné une soixantaine de vidéoclips à MTV, un autre bastion du film de la Côte Est.

L'enfance de Darren Aronofsky est d'ailleurs l'antithèse de la Californie. Ses deux parents étaient professeurs à l'école publique avant leur retraite. La Côte Ouest est au contraire le berceau du laisser-faire *reaganesque*. Les montagnes russes de Coney Island se trouvaient à une vingtaine de minutes à pied de la maison d'enfance d'Aronofsky, pas à une heure de voiture comme l'est Disneyland des villes de banlieue californiennes.

Aronofsky a passé son enfance à rêver aux montagnes russes voisines. On les voit souvent dans *Requiem for a Dream*, entre deux scènes de seringues. Leur structure séduit le cinéaste, qui à l'école primaire voulait être architecte. « J'aimais construire des choses avec des blocs de bois », dit-il. Ce n'est qu'à l'adolescence qu'il s'est désintéressé des gratte-ciels pour se mettre à raconter l'histoire de leurs habitants.

À l'université Harvard, Aronofsky est tombé sur un roman de Hubert Selby, *Last Exit to Brooklyn*. L'attention du jeune homme a été attirée par le nom de sa ville natale. « Quand on vient de Brooklyn, c'est rare qu'on en entende parler dans les livres. » Rapidement, il comprend que la subjectivité de l'écriture de Selby complète admirablement celle des images subjectives de Roman Polanski. *Requiem for a Dream* est tiré d'un roman de 1978 de Selby.

Dans le magazine *New Statesman*, Elizabeth Young écrivait en 1996 que *Last Exit to Brooklyn* était l'archétype du roman urbain hip américain. Selon elle, Selby a été le premier écrivain en Amérique à énoncer la théorie de la contradiction entre réalité et fantasme.

À cette quête formelle que souligne de la musique technolancinante, Aronofsky a adjoint les leçons d'un autre grand écrivain, Albert Camus, découvert à l'école secondaire. Le cinéaste est fasciné par la chute. L'adolescent de *Requiem for a Dream* finit le film un bras en moins à cause des plaies de seringues, et sa mère, folle à cause des pilules amaigrissantes. « J'ai lu *La Chute* de Camus, raconte-t-il. J'ai été marqué par l'existentialisme. Ça exprimait bien mes angoisses d'adolescent. »

Cette obsession existentialiste a mené Aronofsky à s'interroger sur la nature de sa fascination pour l'abysse. De là à des questions sur la dépendance, il n'y avait qu'un pas. « Tout le monde est accro à quelque chose : à la télé, la procrastination, l'alcool, la cigarette, la drogue, le café. Ou aux diètes, que suivent 90 % des Américains. » Darren Aronofsky n'a lui-même jamais été accro à la drogue ou à la cigarette, mais il admet que sa fascination pour les montagnes russes peut compter comme une dépendance.

Le naufrage dans la drogue de certains de ses amis l'a amené à se demander s'ils étaient responsables de leurs actions. « Les personnages de *Requiem for a Dream* attendent qu'un événement extérieur les sauve. Je crois qu'on essaie souvent de trouver un coupable, alors qu'on devrait tout simplement se poser des questions. »

Là se trouve le côté paradoxal de la comparaison entre Kubrick et Aronofsky. Le réalisateur britannique a communiqué au cinéma de science-fiction américain une fascination pour le messianisme ayant culminé avec les *Star Wars*. Aronofsky, lui, croit qu'on ne doit compter que sur soi-même pour régler des problèmes. « Je trouve que beaucoup de gens ne sont pas assez responsables », affirme-t-il. Quand on lui mentionne qu'il s'agit d'une phrase que George W. Bush aurait pu dire (« Assez parlé de liberté, chacun doit assumer ses responsabilités »), Aronofsky n'entend pas à rire. Visiblement, se faire comparer à un républicain l'a insulté.

Même s'il condamne la moralité des personnages de *Requiem for a Dream*, Aronofsky a réussi à les rendre intéressants, sinon attachants. Le cinéaste a très bien incorporé la critique du rêve américain qu'avait fait Selby, et que ce dernier a conservé dans le scénario qu'il a écrit à la demande d'Aronofsky. « J'aime beaucoup chez Selby son examen simple mais profond de ce qui nous rend humains. » Le cinéaste est vraiment obsédé par Selby : son projet de fin d'études, à l'American Film Institute de Los Angeles, était justement l'adaptation d'une nouvelle de Selby, *Fortune Cookie*. ❧

Requiem for a Dream | Des personnages accros

